

L'écriture un moyen de thérapie : Étude comparative dans
Puisque mon cœur est mort et *Nulle autre voix* de Maïssa
BEY.

الكتابة كوسيلة من وسائل العلاج: دراسة مقارنة في كتاب "بما أن
قلبي ميت ولا أصوات أخرى" بقلم ميسا باي.

*Larbi Benhora Marwa

Mouloudj Rim ❁

Received: 03/05/2021

Accepted: 22/05/2021

Published:00/00/2021

Résumé:

La présente étude est une étude comparative des deux textes de l'écrivaine algérienne Maïssa Bey, à savoir : *Puisque mon cœur est mort* et *Nulle autre voix*. En effet, nous proposons de faire lumière sur la notion de *l'écriture moyen de thérapie* et cela à partir d'une analyse littéraire détaillée en trois parties.

D'abord, une étude du personnage, puis du style scripturaire et en dernier, nous proposons de voir quel lien existe-t-il entre l'écriture de la résilience et celle de la thérapie.

Mots-clefs: Maïssa Bey, *Puisque mon cœur est mort*, *Nulle autre voix*, écriture, thérapie, résilience

responding author : Larbi Benhora Marwa maritalarbiben@gmail.com

*Université Lounici Ali, Blida2// Laboratoire de Didactique de la Langue et des Textes//Email : maritalarbiben@gmail.com

❁ Université Lounici Ali, Blida2 // mouloudj_rim@yahoo.fr

ملخص:

إن هذه الدراسة عبارة عن دراسة مقارنة لنصين للكاتبة الجزائرية ميسا باي: بما أن قلبي ميت ولا صوت آخر. نهدف من خلال هذه الدراسة إلى تسليط الضوء على مفهوم العلاج بالكتابة وذلك من خلال التحليل الأدبي.

نقوم أولاً، دراسة للشخصية، ثم أسلوب النص النصي، وأخيراً، نقترح أن نرى ما هي الصلة القائمة بين كتابة المرونة وكتابة العلاج.

كلمات مفتاحية: ميسا باي، بما أن قلبي ميت، لا صوت آخر، الكتابة، العلاج، مرونة.

1. INTRODUCTION

Samia BENAMEUR de son vrai nom mais connue sous le pseudonyme de Maissa BEY, est parmi ces voix algériennes qui ont marqué le devenir du roman et de l'écriture féminine algérienne contemporaine. Née en 1950 à Ksar El-Boukhari dans la wilaya de Médéa. Maissa BEY fait partie des écrivains qui ont fait une entrée tardive dans le monde littéraire. Elle a d'abord été enseignante de langue française puis conseillère pédagogique. Par la suite, elle est devenue cofondatrice et présidente d'une association de femmes algériennes nommée «Parole et écriture». Son envie d'écrire l'a prise lors de la décennie noire. Sa rage et sa peur l'ont poussée à dire ce que des milliers d'Algériens et d'Algériennes –surtout- éprouvaient en silence.

Dans les deux textes choisis à savoir : *Puisque mon cœur est mort* et *Nulle autre voix*, Maissa BEY évoque l'histoire de deux femmes. Deux femmes dont les chemins convergent. Deux femmes dont l'histoire diffère l'une de l'autre. Ni la profession, ni les études, ni même le contexte social ne les unit. Pourtant, elles sont intrinsèquement liées par un seul trait qu'est l'écriture.

En effet, dans *Puisque mon cœur est mort*, l'écrivaine relate le chemin d'une mère. Aïda, 48ans, enseignante de langue anglaise, qui après avoir perdu son unique fils, sombre dans la dépression. Pourtant, l'écriture lui a permis de se relever et de reprendre sa vie en main. Dans le second roman, *Nulle autre voix*, Maïssa BEY raconte l'histoire d'une femme sans identité précise. Un jour, voulant alors en finir avec sa souffrance quotidienne, auprès de son mari violent, elle décide de le tuer. Après avoir purgé quinze ans de prison. A sa sortie, cette dernière, noue un lien avec une écrivaine qui lui rendait visite de temps à autre afin qu'elle lui raconte les causes de cet acte. Ainsi, l'ex-détenue a retrouvé un certain réconfort lors de ses séances avec l'écrivaine. Et afin de l'aider dans la rédaction de son roman, l'ex-détenue décide de rédiger des lettres. La rédaction de ces dernières lui a procuré une délivrance et un apaisement.

Dans le cadre d'une étude comparative, notre problématique gravite autour de la question de l'écriture. En d'autres termes, nous nous posons la question suivante :
Pouvons-nous considérer l'écriture comme un moyen de thérapie ?

Notre travail sera réparti en trois phases. D'abord, nous essaierons de confronter les deux personnages Aïda et le personnage sans patronyme du second ouvrage. Puis, nous tenterons de comprendre comment l'écriture de l'épistolaire évolue afin de passer vers une écriture du journal intime, et cela tout en étant une écriture thérapeutique. Et pour finir, nous essaierons de comprendre quel lien existe-t-il entre l'écriture thérapeutique et l'écriture de la résilience.

1. De Aida à l'ex-détenue: Un périple de deux combattantes

Afin de reprendre les termes de Roland BARTHES, le personnage est défini comme étant un être de papier. Vincent JOUVE quant à lui insiste sur le fait que le personnage se présente comme un élément textuel qu'un auteur met en place dans un quelconque roman. Il est l'illusion d'une personne suscitant ainsi la curiosité du lecteur. Chaque auteur met en place des éléments qui rendent son personnage plus vraisemblable que d'autres personnages. Et cela, en lui attribuant un nom, une biographie, tout en l'insérant dans une classe sociale bien définie.

La sémiotique de Philippe HAMON enfin, propose d'étudier le personnage sous trois angles, à savoir : l'être , le faire et l'importance hiérarchique (Vincent JOUVE, 2012, 90) . Le premier trait, concerne le nom, le corps, la psychologie, l'habit et la biographie. Ainsi, au fil de sa lecture, le lecteur se forge une idée psychologique du personnage et cela grâce à ces éléments. Dans la présente étude, nous nous intéresserons au nom. Attribuer un nom à un personnage, serait lui *attribuer une individualité* (Vincent JOUVE, 2012, 90). Il est l'un des instruments les plus efficaces pour « faire vrai ».

Dans le cas du roman *Puisque mon cœur est mort*, le personnage principal s'appelle Aida. Onomastiquement parlant, ce prénom est chargé en significations. En effet, son étymologie dérive de la langue germanique, qu'est Adélaïde . Se composant de deux entités *Adal* et *Haid* , les deux ayant la signification de *Noble* et *Combattante* . Le nom de Aïda a aussi une origine Arabe, il dérive du mot عائدة signifiant de *Récompense* et/ou *Pardon*. Mais dans un sens plus intégral, Aïda dérive de عائد qui

veut dire *Revenant(e)*. Aïda ayant perdu son fils assassiné, fait tout pour ne pas perdre la raison. Elle écrit, elle essaie de comprendre, de se reconstruire et de faire face. Littéralement, elle revient de loin, elle qui a échappé à la dérision et au suicide. D'ailleurs dans son carnet elle note : « *Une désespérance au-delà de la désespérance* » (Maïssa BEY, 2010, 131) Elle écrit en disant : « *Après m'être dangereusement approchée du vide, je veux donner forme à l'informe (...) Je nage à contre-courant de la douleur qui a failli m'emporter* » (Maïssa BEY, 2010, 18-19-20) Et ainsi, afin de comprendre son prénom, elle écrit dans le passage de la 29^e lettre intitulée « Sang », où elle explique à son défunt fils l'origine de son prénom, elle dit alors : « *Je crois ne t'avoir jamais rapporté ce prénom a été déterminé par les hasards de notre calendrier religieux. C'est parce que ma mère a accouché le jour de l'Aid el Kebir, jour du sacrifice propitiatoire d'Ibrahim, que l'on m'a appelée Aida*» (Maïssa BEY, 2010, 103)

Mais elle ajoute aussi : « *Je suis donc née sous le signe du sacrifice. Le sacrifice de ce que l'on peut avoir de plus cher au monde : Un fils. Je ne veux pas penser, je ne veux pas penser que c'est un nom prédestiné*» (Maïssa BEY, 2010, 103) . Un prénom prédestiné donc, un prénom choisi sous le signe du sacrifice qui, 48ans après, est devenu son fils. Elle ne veut pas croire aux signes. Pourtant, de son prénom Nadhir , celui-ci renvoie à une pratique religieuse. En effet, en arabe Nadhir vient du sens النذر. Cette pratique consiste à faire une promesse à Dieu dans la mesure où si nos souhaits sont exaucés. Ainsi, le sacrifice propitiatoire d'Ibrahim est devenu le sacrifice de son fils Nadhir.

Cependant, dans le second texte *Nulle autre voix*, le personnage principal est sans patronyme. C'est une femme ayant

la trentaine, sans histoire particulière. Elle était chimiste dans un laboratoire, elle s'est mariée à un homme violent, qu'elle n'aimait pas et qu'elle a fini par tuer. Elle dit alors :

«Depuis le jour où deux policiers m'ont sortie de chez moi menottes aux poignets pour me livrer à la justice, je ne suis désignée qu'en référence à mon acte : la coupable, l'accusée, l'auteure du crime, l'inculpée, la détenue, numéro d'écrou ou matricule F277. Je passe sur les surnoms que l'on m'a donnés en prison. Par l'acte que j'ai commis, j'ai effacé mon identité et le prénom que mes parents ont choisi pour moi le jour de ma naissance» (Maissa BEY, 2018, 11)

Ainsi, son acte lui a occulté une partie de son identité. Ou du moins, il a gommé son prénom. Elle est réduite à une coupable et à un numéro. Elle s'est vue effacée et a fondu dans la masse de son acte. D'ailleurs, lorsqu'elle commençait à écrire, le mot *Criminelle* revenait en permanence sous sa plume. Ainsi, à sa sortie de prison et lorsque son frère est venu la récupérer. Il lui expliqua durant le trajet que désormais, elle vivra seule. Il fallait qu'elle rentre chez elle, il n'y avait pas une autre solution. Car dans la famille, personne n'était amené à l'accueillir. C'est ainsi, qu'elle a décidé d'abord de passer un certain temps à la maison, sans qu'elle n'ait à mettre les pieds dehors. Cela ne lui était pas très difficile, une habitude de prison pensa-t-elle. Cependant, lorsqu'elle commença à écrire, elle ne se sentait plus vraiment seule. Elle dit : *« Voilà près d'un an que je suis sortie de prison. Quelques mois d'une solitude retrouvée avec un bonheur si fort que je n'ai encore le cœur qui tremble »* (Maissa BEY, 2018, 24)

Puis un jour, une écrivaine est venue frapper à sa porte. Et c'est à partir de là, qu'elle a vu sa vie changée. Il est signalé également, qu'au début de sa rencontre avec l'écrivaine. L'ex-

détenue à un moment, regretta le fait de l'avoir laissée s'introduire chez elle. « *Je regrette déjà de l'avoir laissé entrer. Mais trop tard. (...) elle reste évasive. Je reste sur mes gardes* » (Maïssa BEY, 2018, 31) Les choses se faisaient alors graduellement. L'écrivaine patientait et accordait du temps. L'ex-détenue, resta sur ses gardes et tria les choses à dire et à garder. Elle lui expliqua enfin les raisons qui l'ont poussée à commettre cet acte. Mais au fur et à mesure, la discussion venait à jaillir naturellement et une confiance s'est installée des deux côtés. Elle lui parla de sa vie de prison. D'elle autant que prisonnière et sa relation avec les autres détenues. Et à l'inverse du regret ressenti au départ, l'ex-détenue réalisa que les séances entretenues, lui devenaient indispensables. Elle dit alors : « *Non, ce n'est pas vrai : je ne me résigne pas. Je ne subis pas sa présence. Je l'attends. Je l'espère. Et je ne peux m'empêcher d'avoir un petit tressaillement de joie quand, cachées derrière le rideau de la fenêtre, je la vois garer sa voiture devant l'immeuble* » (Maïssa BEY, 2018,34) . Cette sensation incassable de vouloir lui parler, va l'amener à la rédaction de lettres. D'abord, il y a la réticence, elle explique que : « *L'idée m'est venue très vite, quelques jours après que l'écrivaine est entrée dans ma vie. Ma première intention était de retranscrire nos conversations. Mais chaque soir je me laisse entraîner un peu plus* » (Maïssa BEY, 2018, 33) Mais quelques temps après, elle cède et commence à lui rédiger des lettres dans lesquelles, elle s'exprime sans tabous et sans frontières. Lors de sa première lettre, elle lui explique le motif de cette rédaction en disant : « *Je vous écris ces quelques lignes pour vous faire savoir de mes nouvelles* » (Maïssa BEY, 2018, 36) . D'ailleurs, pour revenir à Aïda, nous remarquons qu'elle aussi, lorsqu'elle a entrepris la rédaction de ses lettres, elle

explique en disant : « *Je t'écris parce que j'ai décidé de vivre. Je t'écris pour défier l'absence et retenir ce qui en moi demeure encore présent au monde. (...) Je veux juste prolonger les soirées que nous passions assis dans le salon, (...) Continuer. Poursuivre nos conversations. Au sens premier du mot. C'est-à-dire, vivre avec toi* » (Maïssa BEY, 2018, 19) . Ainsi, nous remarquons pour nos deux personnages, que toutes les deux ont entrepris le même chemin. C'est-à-dire opter pour l'écriture, et cela dans le but d'avancer et de continuer à maintenir leur vie. Malgré les circonstances, l'écriture leur a permis de retrouver la vie. Aïda, de son côté revenait de loin et essaya de se remettre sur pieds. Quant à l'ex-détenue, elle tenta de retrouver une certaine individualité. D'ailleurs, cet aspect, sera développé dans le prochain point où nous mettrons la lumière sur le fait que l'épistolaire pourrait prendre forme du journal intime.

2. De l'épistolaire au journal intime : Entre confessions et aveux

Dans son ouvrage intitulé *Le roman épistolaire*, Frédéric Calas explique que la forme de l'épistolaire est une forme de « discours », menant un schéma de communication entre un destinataire et un destinataire. Amenés à échanger des lettres en raison de l'absence qui les sépare. Bien entendu, dans le roman épistolaire se dilue la fiction. Dans notre premier corpus, à savoir *Puisque mon cœur est mort*, Aïda génère le discours épistolaire et cela même si son fils n'existe plus en ce bas monde. Elle rédige des lettres qui n'auront pas de réponses. Ainsi, ces lettres sont le support et le moteur d'action de la construction romanesque. Dans un roman épistolaire, le narrateur expose de prime abord son choix. Pour Aïda, son choix était guidé par le

désespoir qu'elle ressentait suite à l'assassinat de son fils. Cependant, dans *Nulle autre voix*, pour l'ex-détenue, elle écrivait des lettres dans le but d'aider la romancière qui lui rendait visites. Pour Frédéric Calas, La lettre-mémoire (Frédéric CALAS, 1996, 43) est de ce fait un genre double. Les lettres sont adressées à un tiers qu'est le destinataire. D'où sa structure dialogique qui existe seulement au niveau extérieur. Et cela dans le cadre où se trouve la source où se produira la narration. Cependant, en ce qui concerne la structure interne. Les lettres n'interviennent pas dans la progression de l'action. Autrement dit, le destinataire n'en prend pas part de la vie que le personnage épistolier raconte. Par contre, le destinataire se dédouble sous les traits du narrateur qui l'évoque dans les différentes phases de sa vie. Chose que nous pouvons percevoir dans les lettres de Aïda et celle de l'ex-détenue. D'abord, Aïda en a rédigé 50. Chacune de volume différent. Chaque lettre porte un titre qui la résume. Elle a opté pour des lettres, car ces dernières étaient pour elle un moyen de garder le contact. Elle disait : « *J'avais hâte de me retrouver seule avec toi* » (Maïssa BEY, 2010, 25) En ajoutant le fait qu'il puisse recevoir ces/ses mots. Que son fils existe encore quelque part en elle. Elle écrit à la 130^e page : « *Mais tu sais, toi qui reçois ces mots. Je veux m'emplir de la certitude que tu es là, quelque part en moi* » Ou encore, comme dans la 33^e lettre intitulée « *Toi I* », elle écrit : « *Tu es dans le geste de ma main qui sur la page trace les lettres, s'applique sur les courbes mais parfois dérape, comme si elle heurtait brusquement quelques ressauts. Ensemble nous allons au-delà des marges. A tâtons, je déroule le fil. Pour te rejoindre. Mais aussi pour ne pas laisser jaillir le cri* » (Maïssa BEY, 2010, 118)

Il en va de même dans *Nulle autre voix*, l'ex-détenue se confessait à l'écrivaine qui lui rendait visite. Comme nous l'avons déjà expliqué. Au début, elle ne parlait que peu. Mais au fil des visites, elle a tissé un lien avec l'écrivaine, et se sentit mieux en sa présence. A la différence de *Puisque mon cœur est mort*, *Nulle autre voix*, n'est pas un texte exclusivement épistolaire. Le décor est d'abord planté avec l'ex-détenue qui rentre chez elle et commence à recevoir les visites de l'écrivaine. Puis, nous remarquons l'insertion des lettres. En effet, la narratrice a eu l'idée d'en écrire pour l'écrivaine. Elle en a préparé 14 en tout. 14 lettres dans lesquelles elle s'exprimait et détaillait sa vie. Toutefois, elle ne lui a pas remis ces lettres. Mais elle lui en était reconnaissante. Parce que c'est grâce à l'écrivaine qu'elle a repris le goût de l'écriture. En mettant en parallèle les deux textes, nous remarquons que le style scripturaire des deux est séculaire. En effet, les deux narratrices prennent la plume pour des objectifs différents. Mais au fur et à mesure, l'épistolaire dans les deux textes, se transforment en devenant une sorte de journal intime. Dans *Nulle autre voix*, vers la fin du récit nous retenons que l'ex-détenue, apprécie moins les visites de l'écrivaine, elle dit : « *J'ai hâte qu'elle en ait fini avec moi, qu'elle parte pour qu'enfin je puisse me retrouver seule* » (Maissa BEY, 2018, 171) Mais également, elle estime que cette activité lui est dangereuse : «*Ecrire pour soi, écrire sur soi est une activité dangereuse*» (Maissa BEY, 2018, 170) . Ainsi, ce n'était plus écrire pour l'écrivaine. Ce n'était plus écrire pour pouvoir l'aider et avancer dans son roman, mais plutôt écrire pour et sur soi. Et quand l'écrivaine n'a plus redonnait de ses nouvelles. L'ex-détenue est partie à sa recherche, en disant : « *Je l'aurais presque écrit pour vous ce roman. (...) Ce livre*

m'appartient autant qu'à elle » (Maïssa BEY, 2018, 196-199). De même pour *Puisque mon cœur est mort*, Aïda écrivait pour garder le contact avec son défunt fils mais également, elle écrivait pour elle. Elle se remémorait son enfance et son adolescence. Elle relatait des souvenirs et parlait beaucoup d'elle autant que femme et mère.

Prenons à présent exemple de l'article intitulé *L'écriture du Moi, l'écriture du moi lacaussadienne*, Isabelle Bertin propose une étude sur l'écriture du moi faite sur les lettres d'Auguste Lacaussade. . En effet, en 1842, Auguste Lacaussade passera un mois à l'Ile de France, où il écrira sa Promenade du Port-Louis au Pamplémousse, sous-titrée : Lettre A. Le moule est un moule épistolaire où coulait une prose descriptive. L'écrivain nous fait entrer dans une « fiction non-fictif », qui lui permet d'instaurer un pseudo-dialogue entre le « je » de l'épistolaire et le « vous » de la destinataire anonymée. Janet Gurkin Altman à qui on doit le concept de l'épistolaire estime que cette double énonciation crée une signification et qui a effet de donner au lecteur de pénétrer dans l'intime dialogue dont les propos sont authentiques. La forme épistolaire met ainsi en avant une forte illusion référentielle. Elle implique une absence qui est l'essence même de l'épistolarité. Puisque la lettre n'existe qu'en fonction de la distance spatio-temporelle qui sépare le scripteur du destinataire. Ainsi en partant de ce principe, nous remarquons que nos deux narratrices ont opté pour le style épistolaire afin de créer une scénarisation qui va leur permettre d'entrer dans l'intime où les propos sont authentiques.

Dans le point qui va suivre, nous tenterons d'expliquer comment ces propos de l'intime passent de l'écriture thérapeutique à une écriture de la résilience.

3. De l'écriture thérapeutique vers une écriture de la résilience

Dans un sens général, le terme résilience est associé dans un premier temps à la physique. Le terme porte la définition qu'est la résistance d'un matériau aux chocs. Puis, dans un sens plus figuré, le terme prend le sens d'une force morale de quelqu'un qui ne se décourage pas et qui ne se laisse pas abattre. Le neuropsychiatre Boris Cyrulnik, estime que l'étape de la résilience vient après un traumatisme. Dans ce cas-là, il existe deux solutions afin de dépasser ce stade. Soit on rumine dans son coin. Soit on décide d'en parler, entre autre, par le biais de l'altérité. Ainsi, dans son ouvrage intitulé *Autobiographie d'un épouvantail*, le neuropsychiatre définit la résilience comme suit : «*Se réaliser sous l'angle de l'élaboration psychique post-traumatique avec remaniement des images délétères du trauma. Une perlaboration entraîne une modification des représentations de soi, favorise les processus identitaires et reconstruction du sujet* » (Boris CYRULNIK, 2008, 44). Autrement dit, elle est le processus qui permet au sujet de continuer à se développer mais d'une manière différente. Boris Cyrulnik, prend l'exemple des soldats engagés dans un conflit. Ces derniers, même s'ils laissent des lettres au fond de leur tiroir dans lesquelles, ils ont inscrit des descriptions et ont parlé de leur vécu. De retour chez eux, ils représentent moins de syndromes psycho-traumatiques. De même pour un écrivain qui décide de créer une fiction totalement sublimée. Il imaginera des situations et des personnages lui permettant de retenir à distance ses émotions et de canaliser l'hyperactivité de son cerveau.

Pareillement, nous remarquons ce processus chez nos deux narratrices. En effet, les deux ont décidé d'extérioriser leur mal-

être et cela par le biais de l'écriture. Boris Cyrulnik, écrit à ce sujet que : « *Tout récit est une entreprise de libération, il n'est pas juste le retour du passé, c'est une réconciliation avec son histoire. On bricole une image, on donne une cohérence aux événements, comme si l'on réparait une injuste blessure* » (Boris CYRULNIK, 2008, 222-223) Ainsi, cette activité stimule le processus de la guérison. Autrement dit, elle renforce l'étape de la thérapie et permet au sujet d'aller vers une guérison. *Elle est la caractéristique d'une personnalité blessée mais résistante, souffrante mais heureuse d'espérer quand même* (Boris CYRULNIK, 2008, 73) . Aïda de son côté, a essayé de réparer son injuste blessure qui était le fait d'avoir perdu son fils assassiné. Elle est partie au plus profond d'elle-même afin de retrouver les images et de refaire le puzzle de sa vie et celle de son fils. « *J'ai besoin de creuser pour écarter les ténèbres, pour tenter d'avancer. Et puis, je n'ai plus personne à qui parler* » (Maïssa BEY, 2010, 130) Mais également, se résilier c'est aussi savoir faire face. Aller de l'avant et essayer de résister. Nous remarquons cet aspect chez Aïda. Et cela, au moment où elle commence à parler d'une reprise de soi. Dans la 29^e lettre intitulée « Sang », elle l'entame en disant « *la vue du sang ne me fait plus peur* » (Maïssa BEY, 2010, 101). Ou encore, lors d'une sortie, elle avait croisé un chien, elle écrit alors à la 19^e lettre en disant : « *(...) j'ai tapé du pied très fort sur le trottoir. Le bruit a retenti comme une dénotation. Le chien a détalé à fond de train. Et depuis, plus aucun chien ne s'approche de moi !* » (Maïssa BEY, 2010, 62). Mais, il est à rappeler que Aïda ne s'est pas arrêtée à cette phase. Elle a commencé à chercher une vengeance et une revanche. Chose qui va l'amener à la rencontre de l'assassin de son fils. En effet, elle avait tout planifié. Elle a

demandé une arme à l'ami de son fils Hakim, dont le père était commissaire. Elle a préparé ses affaires, elle a confié son appartement à son amie et elle est partie à la rencontre de l'assassin. A la 50^e lettre nommée « Fin » elle écrit : « *Il est là. Il est face à moi. Je le vois enfin. (...) Je crie son nom : Rachid ! (...) Il voit ce que je tiens dans la main. (...) Il voit l'ombre de la mort. (...) J'avance. Il crie. Yemma, Ya m'ma !* » (Maissa BEY, 2010, 180)

Concernant l'ex-détenue, celle-ci grâce aux visites de l'écrivaine. Elle a d'abord pris goût à sa compagnie puis à l'écriture. Le fait de recevoir quelqu'un chez elle, cela représentait une existence. Elle, qui s'est vue effacer après son acte. Ensuite, le fait d'avoir pris la plume, ceci lui octroyait une individualité. Elle a aussi fait une prise de conscience et une prise de soi. D'ailleurs, elle n'appréciait plus que l'écrivaine vienne lui rendre visite. Elle préférait rester seule. Face à sa page où elle se retrouvait avec elle-même. « *Mes mots ne trouvent écho que sur mes pages. (...) Mais je peux, je suis libre de l'écrire autrement. Qui pourrait m'en empêcher ?* » (Maissa BEY, 2018, 171-172) . Ainsi pour elle, écrire et l'écriture était une sorte de liberté. Et d'ailleurs, afin de se débarrasser de son acte qui lui collait à la peau. Elle décide d'écrire le mot *Crime* sur toute la surface de la page blanche. Jusqu'à ce qu'il envahisse toutes les lignes. De façon à ce qu'on ne pourrait plus nicher un autre mot. Un autre mot qui serait intrus à celui-ci. Elle trace en gras les contours des lettres qui forment ce mot. Elle le prononce à voix-haute et cela dans le but de le dégorger de sa substance nuisible et délétère. « *Je réécrit le mot jusqu'à saturation. (...) Jusqu'à ce qu'il perde sa substance vénéneuse* » (Maissa BEY, 2018, 171).

4. CONCLUSION

Il est clair que les deux narratrices ont eu des destins différents. Toutefois, toutes les deux luttent contre un conflit intérieur. En confrontant *Puisque mon cœur est mort* et *Nulle autre voix*, nous remarquons que les deux textes traitent deux histoires dont le personnage principal a subi un traumatisme. Aïda comme l'ex-détenue, toutes les deux, se sont vues évoluer au fil de la trame narrative. Grâce à l'écriture, elles ont pu reprendre une conscience et une reprise de soi. De par le caractère épistolaire, les deux textes ont pris une évolution qui va dans le sillon du journal intime. Ce caractère, a aidé dans le processus de la thérapie. Pour les deux narratrices, l'écriture était une manière qui leur a permis d'avancer et de se résilier. Elles ont pu extérioriser leur mal-être et reprendre une individualité qu'elles croyaient avoir perdue. Elles ont pu se frayer un chemin dans le chaos. Elles se sont reconstruites et ont pu remplir les fissures de leur blessure au moyen de mots. L'écriture était une thérapie mais également une façon de se résilier. Elles ont évolué d'une manière différente toute en apprenant comment apprivoiser la douleur.

5. Bibliography:

1. BEY Maïssa (2018) *Nulle autre voix*, Barzakh, Alger;
2. BEY Maïssa (2010) *Puisque mon cœur est mort*, Barzakh, Alger;

3. Cyrulnik Boris, (2008) *Autobiographie d'un épouvantail*, éd. Odile Jacob, Paris
4. JOUVE Vincent (2008) , *Poétique du roman*, Arman Colin, 3e éd, France
5. Bertin Isabelle, (Professeure de Lettres/Littérature) *L'écriture du moi, L'écriture du moi lacausadien*, <https://www.cresoi.fr/> (consulted on 14/02/2021).